

Caron, Jean-François, *Lucien Bouchard. Le pragmatisme politique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 126 pages

Jessica Riggi

Volume 70, Number 3, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039524ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039524ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Riggi, J. (2017). Review of [Caron, Jean-François, *Lucien Bouchard. Le pragmatisme politique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 126 pages]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 70(3), 95–98.
<https://doi.org/10.7202/1039524ar>

Le plus grand mérite de cette étude est sa louable objectivité. On aurait pu craindre que l’auteur, qui a jadis appartenu au RIN et n’en fait pas mystère dans son introduction, aurait laissé libre cours à la nostalgie, à la bienveillance, et qu’il proposerait un péan à la gloire de son parti de jeunesse. Il n’en est rien. Claude Cardinal n’est pas hostile à son sujet, loin s’en faut, et son récit bénéficie certainement de ce que son savoir n’est pas que livresque, mais vécu. L’auteur-témoin nous restitue un air du temps que l’historien de cabinet le plus scrupuleux ne parviendra jamais qu’à évoquer imparfaitement. Cette *Histoire du RIN*, toutefois, n’a rien d’un album de famille. L’auteur ne cache rien des erreurs occasionnelles de jugement, de stratégie, de sens politique commises par le parti ou ses chefs de file. Pierre Bourgault, en particulier, reçoit les compliments qu’il mérite, mais aussi sa part de critiques. Bourgault fut une dynamo, un orateur hors pair, certes, mais qui contrôlait mal ses impulsions et ne brillait ni par sa constance ni par sa profondeur. Ce souci scrupuleux de vérité ne rend que plus solides et fiables les appréciations favorables que Cardinal, à juste titre, émet souvent sur le parti – qui fut un déblayeur de chemin, mû par un idéal et non par la quête de l’assiette au beurre, un parti qui a bravé les accusations souvent outrancières, les quolibets, l’incompréhension initiale de ses compatriotes, la quarantaine de la part des élites et qui, tout en s’éteignant sans avoir atteint sa cible, permit à d’autres de poursuivre la route qu’il aura courageusement tracée.

XAVIER GÉLINAS
Musée canadien de l’histoire

Caron, Jean-François, *Lucien Bouchard. Le pragmatisme politique*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, 2015, 126 pages.

Dans ce court essai biographique, le professeur et politologue Jean-François Caron veut montrer que le parcours politique de Lucien Bouchard, qui semble à première vue ambivalent, est en fait empreint de cohérence lorsqu’étudié sous l’angle du pragmatisme. La thèse qu’il défend est simple. Elle stipule que le pragmatisme qui a guidé les actions de Bouchard, loin d’être une forme quelconque d’opportunisme politique, visait avant tout l’atteinte « d’un objectif central, [...] en l’occurrence le développement de la nation québécoise et de son peuple » (p. 7). C’est ce que l’auteur soutient dans les trois chapitres qui forment son ouvrage.

Dans le premier chapitre, il pose les fondements théoriques de son analyse. En opposition à l'idéalisme, qu'il accole à tort ou à raison au dogmatisme, il décrit le pragmatisme politique comme une doctrine ayant comme leitmotiv l'efficacité, voire l'utilité sociale, des caractéristiques qui la rendent « plus apte à établir des consensus et à pacifier les relations sociales » (p. 16). D'ailleurs, l'auteur prend soin de disjoindre cette forme de pragmatisme de celle dont se réclament les politiciens pour défendre des décisions plutôt idéologiques et électoralistes. Pour illustrer de façon concrète ce qu'il entend par pragmatisme politique, il donne l'exemple du gaullisme en France. Selon lui, les actions du général de Gaulle étaient toutes pensées en fonction de l'intérêt général de la nation française, ce qui justifie le fait que ce président a pu adopter des politiques de droite comme de gauche. Ainsi, à l'instar du général de Gaulle, Bouchard, qui l'admirait, aurait pris l'ensemble de ses décisions politiques dans le but de favoriser l'épanouissement social et économique du Québec. L'évolution de ses positions vis-à-vis de la question nationale et ses choix en matière d'élaboration des politiques publiques le démontrent selon l'auteur.

En effet, dans le deuxième chapitre, Caron s'intéresse spécifiquement à la question nationale. Il retrace le cheminement politique de Bouchard de manière à illustrer que, pour cet homme, la souveraineté n'a jamais été une fin en soi, mais plutôt une solution parmi d'autres pour obtenir de nouveaux pouvoirs susceptibles de permettre à la nation québécoise d'être libre de ses choix. Cela explique le fait qu'il ait pu s'associer au Parti conservateur de Brian Mulroney à l'époque du Beau risque, tout comme le fait qu'il ait choisi de démissionner de ses fonctions de ministre et de député lorsque l'Accord du lac Meech fut édulcoré dans la foulée de la publication du rapport Charest. Par ailleurs, dans ce chapitre, l'auteur insiste sur le caractère modéré et prudent de l'homme, caractère qui lui a permis de rassembler une partie importante des Québécoises et des Québécois derrière une question plus consensuelle, stipulant le maintien des liens économiques avec le Canada, lors du référendum de 1995. C'est également cette modération qui a incité Bouchard à adopter sa position sur les conditions gagnantes dans l'éventualité de la tenue d'un troisième référendum sur la souveraineté. Pour le 27^e premier ministre du Québec, tenir un autre référendum sans avoir la certitude de la victoire était un non-sens qui risquait d'affaiblir à nouveau le Québec.

Quant au troisième chapitre, il traite principalement des politiques publiques qui ont été élaborées au moment où Bouchard était premier ministre du Québec. Il est d'abord question de la lutte contre le déficit que ce dernier a entreprise à partir de 1996. Selon l'auteur, l'ancien premier ministre a fait de l'atteinte du déficit zéro un de ses objectifs premiers afin que le Québec soit capable d'affronter les défis de l'économie-monde du XXI^e siècle. C'est cette même préoccupation qui l'a incité à mettre en branle les fusions municipales, fusions qui devaient en théorie permettre de grandes économies dans le monde municipal. Quant à la mise sur pied du réseau des CPE, une politique qui semble en contradiction avec la volonté d'atteindre l'équilibre budgétaire, elle a été instaurée pour contrer le déclin démographique que connaissait alors le Québec. Bref, l'auteur soulève ces exemples afin de montrer que Bouchard prenait ses décisions en fonction de considérations pratiques et non idéologiques, et ce, on l'aura compris, dans le but de servir les intérêts supérieurs de la nation québécoise.

Toutefois, si cet essai illustre bien de manière générale le fait que Bouchard avait à cœur les intérêts du Québec, comme l'auteur le soutient tout au long de son ouvrage, certaines lacunes méritent d'être soulevées. Mentionnons d'abord le peu de sources sur lesquelles s'appuie l'argumentation pour analyser la pensée de Bouchard. Quelques textes rédigés par l'homme alors qu'il était étudiant, son autobiographie *À visage Découvert* (1992) et quelques articles de journaux constituent ses principales références, ce qui s'avère bien peu pour étudier les idées d'un homme qui a dû s'exprimer à maintes reprises au Parlement d'Ottawa et à l'Assemblée nationale. L'étude des débats parlementaires lui aurait sans doute permis d'étayer son argumentation et possiblement de la nuancer. À ce sujet, ajoutons que l'ouvrage ne contient aucune bibliographie.

Ensuite, l'auteur a tendance à caractériser de dogmatiques tous ceux qui ne défendaient pas des positions s'inscrivant en droite ligne avec le pragmatisme dont faisait preuve Bouchard. Ce faisant, il laisse sous-entendre que les souverainistes, tout particulièrement Jacques Parizeau, qui ont rejeté toute forme de renouvellement du fédéralisme au profit de l'indépendance du Québec avaient moins à cœur les intérêts supérieurs du Québec que Bouchard, une affirmation que l'on peut qualifier de discutable. Il étiquette également de dogmatiques ceux qui souhaitent préserver les acquis de la Révolution tranquille et qui dénonçaient la mise en place de politiques néolibérales au moment où Bouchard avait

fait de l'atteinte du déficit zéro sa priorité. Car pour l'auteur, Bouchard n'agissait jamais au profit d'une idéologie, mais bien uniquement en fonction de considérations pratiques. Or, il est difficile d'imaginer qu'un homme politique ait pu, d'une quelconque façon, être imperméable aux idéologies de son époque, aussi pragmatique ait-il été. Le néolibéralisme, qui avait déjà laissé sa marque en Grande-Bretagne et aux États-Unis depuis le début des années 1980, n'a pas épargné le Canada, ni le Québec. Bref, l'analyse de l'auteur aurait sans doute été plus nuancée si ce dernier y avait intégré certains éléments contextuels. Après tout, le Québec n'évolue pas en vase clos.

Malgré ces lacunes, il n'en demeure pas moins que cet essai réussit à tracer un bilan concis du passage en politique fédérale et provinciale de Lucien Bouchard et que, par sa simplicité, il est accessible à un large public.

JESSICA RIGGI
Doctorante en histoire
Université du Québec à Montréal

Daschuk, James, *La destruction des Indiens des Plaines. Maladies, famines organisées et disparition du mode de vie autochtone (trad.)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2015, 365 pages.

« **L**a mort s'est abattue sur nous tous; elle a emporté la moitié d'entre nous par la variole, dont nous ne savions rien jusqu'à ce qu'elle sème la mort parmi nous. Nous l'avons attrapée des Indiens Serpents. [...] Nous avons attaqué leurs tentes [...] mais nos cris de guerre se sont vite étouffés dans nos gorges. Nos yeux étaient remplis de terreur; il ne restait personne à combattre, que des morts et des mourants, tous affreusement rongés dans leur chair (p. 69). »

La lecture de cet ouvrage est passionnante tant l'auteur y expose précisément des faits souvent méconnus. Mais elle est aussi une véritable épreuve tant s'y succèdent les hécatombes et les causes de mortalité en tous genres, des famines aux maladies vénériennes, des affrontements entre différents groupes aux milliers de décès dus à la tuberculose, l'influenza ou la rougeole, jusqu'à l'inconscience des autorités canadiennes ou à leurs bonnes intentions qui ont pu s'avérer nuisibles. En refermant ce livre, on ne peut s'empêcher de penser qu'une implacable fatalité était à l'œuvre dans la destruction des Indiens des Plaines, quasiment